Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 1

Artikel: Lo Justicier dè Pully
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185632

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais le petit salé et le vin blanc qu'ils réclamaient sans cesse en se léchant les moustaches, n'étaient pas l'unique objet de leurs convoitises; ils lorgnaient par-ci par-là tout ce qui brillait, et sondaient les murs et les parois avec la pointe du sabre pour s'assurer s'ils ne dissimulaient pas quelque mystérieuse cachette remplie d'argenterie ou de bijoux.

Pas moyen de les traiter comme ceux qui les avaient précédés. A la moindre difficulté, nos deux sacripants fronçaient le sourcil, se mettaient en garde, et le meunier devait céder.

Le soir de leur arrivée au moulin, ils se plaignirent de la température de la chambre et ordonnèrent impérieusement qu'on chauffât dur et que leur lit fût placé près du grand poêle de faïence, derrière lequel *Turc,* énorme dogue taillé comme un lion, sommeillait paisiblement.

Ce chien, connu de toute la contrée, et surtout des mendiants pour lesquels il se montrait impitoyable, était le fidèle gardien de la propriété. Dès la tombée de la nuit, impossible d'approcher sans être horriblement mordu et terrassé. L'animal était néanmoins très obéissant aux moindres ordres de son maître, fort intelligent, et exécutait la consigne avec une ponctualité irréprochable.

Tout en feignant d'apprêter la chambre, le meunier passa sa main sur la grosse tête de *Turc,* en lui disant à demi-voix : « Cette nuit, fais attention !! »

Les deux soldats soupaient à la cuisine. Quand ils eurent détruit les deux tiers d'un jambon, ils se dirigèrent vers leur couche sans dire bonsoir et fermèrent la porte à clef, comme des gens qui veulent dormir sans être dérangés.

Ah ! vous n'avez pas assez chaud, eh bien, on va vous en donner, dit le meunier en lançant une brassée de bûches sèches dans le poêle, dont la bouche s'ouvrait sur la cuisine; tenez kaiserlichs, chauffez-vous !

Et toutes les dix minutes de nouvelles bûches venaient alimenter le feu, si bien que la température de la chambre monta jusqu'à 45 degrés et plus.

Les deux Autrichiens qui suffoquaient firent maintes tentatives pour sortir de leur lit. Impossible. Au moindre mouvement, *Turc,* se dressait sur ses pattes et poussait des hurlements terribles, menaçant de croquer nos gaillards sans aucun ménagement.

Qu'on se représente ces deux hommes, suffocant sur leur couche qu'ils n'osaient quitter et cherchant avec angoisse un peu d'air, comme un pauvre animal qui se meurt sous la cloche d'une machine pneumatique !

Vers trois heures du matin, n'y tenant plus, ils appelèrent le meunier à leur secours. Celui-ci jugeant la leçon suffisante cessa le feu; mais il ne retira le chien de son poste que lorsque ses cinq domestiques furent arrivés sur les lieux prêts à défendre leur maître.

Les Autrichiens sortirent de leur rotissoire, pâles, chancelants et souples comme des agneaux. Jamais ils n'avaient passé une nuit pareille.

Le meunier était triomphant. « Là-dessus, messieurs, leur dit-il, nous allons boire un verre ensemble. » Une heure après, et grâce au petit blanc, on se fit de mutuelles et amusantes confidences, la gaieté se mit de la partie et les deux kaiserlichs étaient apprivoisés. L. M.

Lo Justicier dè Pully.

Dein lo teimps dâi *Justiciers,* que l'étâi coumeint quoui derâi bin lè Dzudzo dè pé d'ora, cé dè Pully allâvè dè sa-t-ein quatooze pè lo Prîorâ po vairè et po interrodzi lè bons soudzets qu'on lâi mettâi à l'ombro, kâ la race dâi crouîès dzeins est asse vîlhe què la Venodze, et dein cé teimps lo Priora dè Pully ein avâi 'na dizanna dè tot bons, ti dein lo mémo pâilo.

On dzo que lo Justicier lâi étâi z'u, tsacon dè clliâo pandoures coudessâi sè férè passâ po on bravo hommo.

— On m'a einclliou po avâi robâ, se dit on larro, dzanliâo coumeint on dentistre, et portant n'est pas mè, pisque y'âidivo à ma cabra à tchevrottâ cllia méma né.

— On m'a coffrâ, se dit on autro, po avâi met lo fû, mâ vo djuro que l'é pas fé espret.

— Por mé, se fe on troisiémo, se y'é volliu tiâ ma fenna, n'est pas tant dè ma fauta ; porquiè mè desai-cllie : tourlourou !

Efin s'estiusâvont ti dè lâo fregâitsès hormi ion que dit : Por mê l'est bin veré qu'é attaquâ su la route lo tsatellan dè Bîmant po lâi robâ sa borsa et que l'é à mâiti éterti.

Adon, quand lo Justicier oû cein, ye criè lo géolier et lâi dit :

— Volliâi-vo bin vito mettrè frou cé vaurein, que l'aulè âo diablio, se vâo, kâ se reste bin mé ice, l'est dein lo ka dè férè mau veri totè clliâo brâvès dzeins que sont avoué li.

On crâno sordâ.

A la guierra d'Orba, ein dou (1802), on coo dè pè Bavœis que lâi étâi avoué sa compagni, n'étâi pas à se n'éze et appriandâvè dè férè fû, kâ l'étâi on afférè dâo diablo por li dè teri lo gatollion. Assebin quand l'oïe lè premi coups dès fusi, s'allâ catsi derrâi onna courtena et la né, traçà avau contrè Bavœis, iô l'arrevè tot essocliâ.

— T'és dza quie, se lâi fe sa fenna. Etès-vo dza licenciyi ?

— Na, mâ mè su sauvâ.

— Ah bin ! t'és on bio luron ! te vas tè férè vergogne ; lè dzeins sè vont fottrè dè té, et lè fennès mè vont férè chetsi pè vai lo borné ; vâotou bin vito retornâ !

— Lo grand diablo la retornâïe, se repond lo terriblio sordâ ; crâi-tou que vu allâ mè férè estraupiâ ; kâ ne lâo tsau pas iô meri, que vo